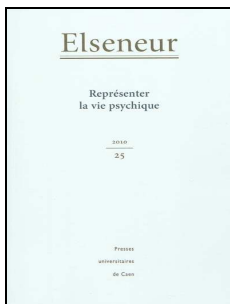


🦋 Nom : **WILD**

Prénom : **Francine**

🦋 **Bibliographie récente (4 dernières années) :**



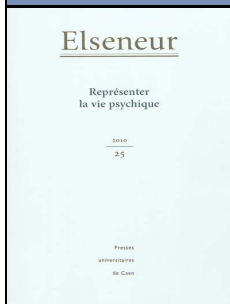
*Représenter la vie psychique*. Revue *Elseneur*, n° 25, 2010. Avant-propos, index.



*Épopée et mémoire nationale au XVII<sup>e</sup> siècle*, actes du colloque de Caen (12-13 mars 2009), PUC, 2011, 214 p. Avant-propos, 3 index.



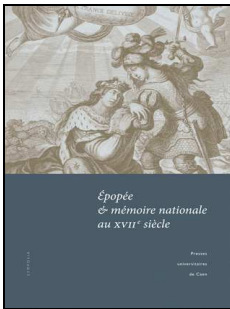
*Écrire, ou la présence du passé*, colloques Caen-Göttingen de 2008 et 2009, en collaboration avec Gérard Gengembre (Caen) et Franziska Meier (Göttingen), PUC, 2012.



"La Rochefoucauld, Retz, Mme de Motteville, Mme de la Fayette et la représentation de la vie psychique : enquête chez les mémorialistes », in F. Wild (dir), *Représenter la vie psychique*, *Elseneur* n° 25, 2010, p. 71-84.



"Les ana, témoignage sur la conversation", *Il Confronto letterario*, 2011/1, n° 56, p. 127-148.



"La narration épique dans *Clovis* (1657) et dans *La Pucelle* (1656)", colloque de Caen, 12-13 mars 2009, in F. Wild (dir.), *Épopée et mémoire nationale au XVII<sup>e</sup> siècle*, PUC, 2011, p. 77-89.

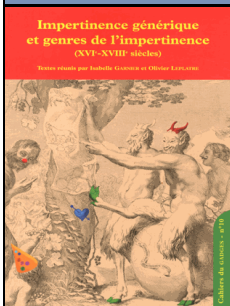
"Une mémoire appuyée sur la tradition orale : les *Entretiens spirituels* et *L'esprit du bienheureux François de Sales*", in *Rencontres autour de saint François de Sales*, Documents d'histoire savoyarde, vol. V, Académie chablaisienne, 2011, p. 55-74.



"Mme de Sévigné et le voyage thérapeutique", in C. de Buzon et O. Richard-Pauchet (dir.), *Le corps et l'esprit en voyage, le voyage thérapeutique*, classiques Garnier, 2012, p. 167-181.

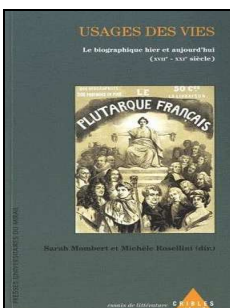


"Histoire et fiction : la construction d'une mémoire nationale dans *Clovis ou la France chrétienne* de Desmarets de Saint-Sorlin", in G. Gengembre, F. Meier et F. Wild (dir.), *Ecrire ou la présence du passé*, PUC, 2012, p. 43-55.

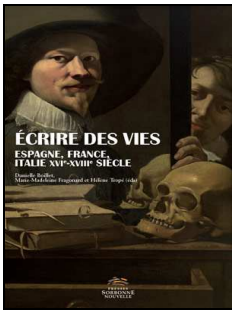


"Savoir et impertinence dans les ana", *Impertinence générique et genres de l'impertinence, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, dir. I. Garnier et O. Leplâtre, Cahiers du GADGES, Université Lyon III, n° 10, 2012, p. 293-304.

"Le théâtre judiciaire dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux", in V. Lemonnier-Lesage et M. Roig Miranda (dir.), *Réalités et représentations de la justice dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Nancy, Université de Lorraine, 2012, collection "Europe XVI-XVII" n°17, p. 193-208.



"Perrault et les Hommes illustres", in Sarah Mombert et Michèle Rosellini (dir.), *Usages des vies : le biographique hier et aujourd'hui*, Presses universitaires du Mirail, 2012, p. 111-131.



"Place de l'anecdote dans la biographie, d'après l'*Histoire de la vie du duc d'Épernon* et le *Discours sur la vie de M. Ancillon*", *Écrire des vies, Espagne, France, Italie, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Danielle Boillet, Marie-Madeleine Fragonard et Hélène Tropé (éd), Presses de la Sorbonne nouvelle, 2012, p. 61-74.

"Une référence dissymétrique : Chapelain, Desmarets, Le Moyne, Scudéry, face à l'Arioste et au Tasse", *PFSCCL (Papers for French Seventeenth Century Literature)*, XL, 79 (2013), *La dispute entre l'Arioste et le Tasse*, J. Steigerwald et M. Roussillon (éd), p. 53-65.

"Le manteau d'Elie : Jean-Pierre Camus fils spirituel de François de Sales d'après *L'esprit du bienheureux François de Sales*", *Il confronto letterario*, n° 59, 2013, p. 21-42.

### ↳ Un article représentatif de vos recherches :

#### **Histoire et fiction : la construction d'une mémoire nationale dans *Clovis ou la France chrétienne* de Desmarets de Saint-Sorlin (1657)**

Contribuer à la construction de la mémoire nationale est un but reconnu de l'épopée. Les poètes français du XVII<sup>e</sup> siècle, qui avaient l'ambition de doter la France d'une épopée digne de ce nom (n'oublions pas que Ronsard avait laissée inachevée sa *Franciade*), ont multiplié les tentatives : Clovis, saint Louis, Jeanne d'Arc, Charles Martel, Charlemagne, ont donné lieu à des épopées publiées entre 1655 et 1669. Je me suis particulièrement intéressée à *Clovis*<sup>1</sup>, poème en 26 livres de Desmarets de Saint-Sorlin, l'un des plus intéressants de ce corpus. Qu'apporte Desmarets<sup>2</sup> à la conscience nationale et catholique française ? Dans le titre *Clovis ou la France chrétienne*, chaque mot compte. Clovis est le héros, il en a toutes les qualités : jeune, beau, fort et vaillant, roi et conquérant, amoureux de la belle Clotilde, il est au centre d'une intrigue épique et romanesque très marquée par l'Arioste et plus encore le Tasse : comme Godefroy de Bouillon dans la *Jérusalem Délivrée*, il est le chef voulu par Dieu pour accomplir ses desseins dans l'histoire. A travers son aventure, c'est la nation qui naît, qui se constitue comme royaume, et comme royaume chrétien. Le baptême de Clovis à Reims est le moment fort de ce processus.

Ce héros très ancien a donné lieu à une historiographie fournie. Desmarets ne prend pas position dans le débat historique. Il annonce surtout, en tant que poète, qu'il n'entend pas suivre servilement l'histoire. Il faut

considérer qu'un poète n'est pas un historien, qu'il est le maître des temps, et qu'il les avance ou les éloigne selon que son sujet le désire, afin qu'il n'ait qu'un but et une fin principale, à laquelle toutes choses aboutissent<sup>3</sup>.

C'est donc à la fois pour des raisons esthétiques et idéologiques que Desmarets prend des libertés avec les faits : il veut que le récit fasse apparaître le plus nettement possible la volonté providentielle qui confie à Clovis, en même temps qu'elle le convertit, le royaume de France. Mais l'histoire, s'il ne la suit pas servilement, reste la base de son récit. Je rappellerai d'abord brièvement ce que nous savons de Clovis et la mémoire qui s'est développée autour de son personnage, puis j'étudierai la façon dont le poète recompose les faits, introduit des ornements narratifs et adapte les mœurs des héros à l'attente de son public.

Clovis, devenu roi des Francs Saliens à 15 ans, en 481, à la mort de son père Childéric, sut étendre considérablement son royaume. Les historiens estiment que son baptême dans la religion catholique, et non arienne comme les Goths, fut un trait de génie, car il lui attira le soutien de l'Eglise et de la population gallo-romaine.

En trente ans de règne, il lutta successivement contre le gouverneur romain de la Gaule, Siagre, qu'il battit près de Soissons en 486, contre les Alamans qu'il vainquit à Tolbiac en 496 – victoire à la suite de laquelle il se fit baptiser à Reims –, contre les Burgondes à Dijon, et contre les Wisigoths, dont il tua de sa main le chef Alaric sur le champ de bataille de Vouillé, près de Poitiers. Il avait épousé Clotilde, princesse chrétienne, qui eut une grande influence sur lui. Mais il ne s'était pas fait chrétien

<sup>1</sup> Jean Desmarets de Saint-Sorlin, *Clovis ou la France chrétienne*, poème héroïque. Paris, Augustin Courbé, Henri Le Gras et Jacques Roger, 1657. Edition moderne (texte en fac-similé, introduction et notes) : par Felix R. Freudmann et H. Gaston Hall, Paris-Louvain, 1972. Mes références renverront aux deux indifféremment, sous l'appellation abrégée *Clovis*.

<sup>2</sup> Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676) fut au service de Richelieu puis de ses héritiers à partir de 1626. Il dit avoir travaillé vingt ans à *Clovis*. Membre de l'Académie Française, auteur de pièces de théâtre et de romans, il mérite mieux que l'oubli dans lequel l'a plongé, après Boileau, la lecture « classique » des auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Avis au lecteur, non paginé.

dès son mariage, en particulier parce que le premier enfant qu'il avait eu de Clotilde, qui avait été baptisé, était mort. C'était un chef cruel, comme la plupart des princes de son temps : Siagre vaincu lui ayant été livré, il le fit tuer en prison ; il assassina des princes qui lui étaient apparentés, Cararic, Ragnacaire, Cloderic, ce dernier après l'avoir poussé à tuer son propre père Sigibert. Vraie ou fausse, l'anecdote du vase de Soissons<sup>4</sup> le présente comme vindicatif et imbu de son autorité.

L'historiographie de Clovis et de sa conversion est très abondante, et depuis l'origine marquée par l'idéologie. Du VI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, chaque chroniqueur ou historien a modifié ou réorienté le récit. Desmarests pouvait choisir entre de nombreuses versions. Pour la promesse faite au Christ sur le champ de bataille de Tolbiac et pour le baptême à Reims, la version de Grégoire de Tours<sup>5</sup> lui sert de base. Le miracle de la Sainte Ampoule apportée par une colombe est dans la *Vita Remigii* d'Hincmar de Reims, rédigée vers 880<sup>6</sup> ; Desmarests suit de fort près son récit. Le *Liber Historiae Francorum*, ouvrage anonyme rédigé en Neustrie en 727, introduit l'origine troyenne des Francs, soutenue tout au long du Moyen Âge, reprise dans la *Franziade* ; là aussi Desmarests suit de près, lui aussi suppose la fondation d'une ville de Sicambrie en Pannonie, une alliance avec l'empereur Valentinien puis une migration vers la Germanie<sup>7</sup>. Le même livre insiste sur la sainteté de Clotilde et sur le rôle d'Aurélien dans les négociations pour le mariage et dans la conversion de Clovis ; ces éléments se retrouvent amplifiés dans l'épopée de Desmarests<sup>8</sup>. Primat, qui rédige les *Grandes chroniques de France* en 1274, assimile la Gaule à la France et minimise la présence des Francs en Germanie. Il ne nomme pas et ne situe pas Tolbiac. Dans son récit, Clovis au retour de cette bataille passe par Toul où il retrouve saint Vaast qui fera son instruction chrétienne<sup>9</sup>. Desmarests ne fait que le suivre, et retrouve très spontanément le même itinéraire pour faire aller Clovis à Reims. Ces quelques exemples montrent que Desmarests ne manquait pas d'autorités pour appuyer tout ce qu'il faisait advenir dans l'histoire de Clovis. Il est impossible de décider s'il a utilisé surtout les chroniqueurs médiévaux ou les historiens plus récents qui les reprennent de façon plus ou moins critique<sup>10</sup>. Mais il pouvait, à l'occasion du récit d'un événement totalement légendaire ou d'un miracle très surprenant, insérer une note explicative où il prétendait s'appuyer sur « l'histoire »<sup>11</sup>. Ces constatations nous obligent à nous rappeler que l'histoire ne fut longtemps qu'une mémoire orchestrée au service du pouvoir en place ; le genre des mémoires naît, à l'aube de l'époque moderne, avec des ministres disgraciés qui veulent rectifier une histoire nécessairement injuste à leur endroit<sup>12</sup>. L'histoire critique se développe au XVII<sup>e</sup> siècle ; le poète, lui, garde la liberté de choisir ses sources.

Parmi les affirmations discutables des chroniqueurs que Desmarests adopte, les gauchissements les plus clairs concernent le caractère français de Clovis et la valeur royale de son baptême.

En effet, le texte de l'épopée confond presque constamment Francs et Français. On le constate déjà au livre deux, lorsqu'est retracée l'histoire des Francs depuis Francion. Les Francs-Troyens qui ont fondé Sicambrie, dans le delta du Danube, sont déjà des Français :

Sunnon, prince des **Francs**, consulte ici les dieux.  
L'oracle lui répond : Abandonnez ces lieux.  
Allez, **nobles Français**, votre vaillance rare  
A couvert les Romains des assauts du barbare. [...]  
Assez, superbe Rome, ont régné tes destins.  
**Français**, laissez périr l'empire des Latins.  
Des peuples qui de Rome étoufferont la gloire,

---

<sup>4</sup> Clovis, désireux de mettre à part dans le butin un vase de valeur volé à une église, en aurait été empêché par un guerrier franc qui protestait contre ce manquement aux usages. L'année suivante, Clovis passant en revue les troupes jeta à terre les armes de ce guerrier en lui disant qu'elles étaient mal entretenues, et comme l'homme se baissait pour les ramasser, il lui donna un coup mortel sur la nuque en disant : « Souviens-toi du vase de Soissons ». C'est du moins la version traditionnelle de cette anecdote présente dans tous les livres d'histoire des écoliers français au XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>5</sup> L'*Historia Francorum* de Grégoire (VI<sup>e</sup> siècle) instaure la légende de l'invocation au « Dieu de Clotilde ».

<sup>6</sup> C'est au chapitre 14 de la *Vita Remigii* qu'est fait ce récit. Un autre miracle attribué à saint Remy pourrait être à l'origine de ce développement : un jour, n'ayant plus de chrême pour baptiser, Remy se serait mis en prière et une ampoule de chrême aurait été déposée sur l'autel, venant du ciel. Ce miracle a pu être réutilisé et adapté à cette circonstance plus prestigieuse. Par ailleurs la présence d'une colombe rapprochait symboliquement le baptême de Clovis de celui du Christ, alors que le récit de Grégoire de Tours faisait seulement de Clovis un « nouveau Constantin ». Voir Laurent Theis, *Clovis, de l'histoire au mythe*, Complexe, 1996, pp. 89-93.

<sup>7</sup> Au livre 2, Auberon montre à Clovis la galerie de tableaux de son palais. L'*ecphrasis* permet, de tableau en tableau, de reprendre toutes les grandes étapes mythiques. Sur le mythe de l'origine troyenne, voir Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1985, chap. 1<sup>er</sup>, « Trojani aut Galli ».

<sup>8</sup> Sur les apports du *Liber Historiae Francorum* et de la *Vita Remigii* d'Hincmar, voir Michel Sot, « Ecrire et réécrire l'histoire de Clovis : de Grégoire de Tours à Hincmar », *Clovis, histoire et mémoire*, dir. M. Rouche, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, vol. 2, pp. 157-172.

<sup>9</sup> D'après Colette Beaune, « Clovis dans les *Grandes Chroniques de France* », *ibid.*, pp. 191-211.

<sup>10</sup> Les miracles rapportés autour de sa personne avaient commencé à faire l'objet d'une lecture critique au XVI<sup>e</sup> siècle, avec Etienne Pasquier. Voir Yvonne Bellenger, « Clovis dans les *Recherches de la France* d'Etienne Pasquier », *Clovis, histoire et mémoire*, dir. Michel Rouche, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1997, vol. 2, pp. 487-498.

<sup>11</sup> Au livre 5, v. 1710 : « Cette aventure de Clodion et du taureau marin est dans l'Histoire » ; livre 8, v. 3321, à propos de la généalogie d'Artus : « Ceci est dans l'histoire d'Angleterre » ; livre 11, v. 4447, à propos du déguisement de mendiant qu'Aurèle a pris pour porter la demande de Clovis à Clotilde : « Tout ceci est de l'histoire » ; au baptême, livre 24, v. 9755, « L'Histoire remarque que le visage de S. Remy parut lumineux » ; la foudre part du tombeau de saint Hilaire en direction du camp des Goths, livre 25, v. 10503 : « tout cela est de l'Histoire », et v. 10548, à propos du miracle du « pas de la biche », « l'histoire marque que Clovis eut la nuit un avis du Ciel que Dieu lui ferait savoir par où il devait passer la rivière ».

<sup>12</sup> C'est en particulier le cas de Commynes, des frères Du Bellay, de Montluc. Voir Nadine Kuperty-Tsur, *Se dire à la Renaissance. Les mémoires au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1997.

Les dieux à vos neveux réservent la victoire.<sup>13</sup>

Desmarests se rattache à des traditions anciennes qui ramenaient la France aux Francs, eux-mêmes descendants des Troyens : passé prestigieux mais dont il ne pouvait ignorer l'in vraisemblance<sup>14</sup>. Il néglige la meilleure connaissance des Gaulois qui est apparue depuis deux siècles, et la question de la part des Gaulois et des Francs dans la construction de l'identité française, en discussion précisément au XVII<sup>e</sup> siècle. Il sait bien que l'empire de Clovis était un empire franc, centré sur l'espace rhénan (la rive gauche du Rhin, de l'embouchure à l'Alsace), répandu sur la Belgique et la partie septentrionale de la France, donc un territoire bien différent de celui de la France de Louis XIV. Il n'ignore pas la variété des populations qui soutiennent ou combattent Clovis<sup>15</sup> : la France à l'époque de Clovis n'a encore ni territoire, ni peuple, ni langue commune.

Une autre confusion est celle qui s'opère entre baptême et sacre. Clovis se fait baptiser à Reims, mais tous les signes du sacre sont présents, l'onction de l'huile de la Sainte Ampoule (apportée en cette occasion fondatrice par une colombe céleste), l'oriflamme qui préside à la cérémonie, le miracle des écrouelles au lendemain du baptême. En suggérant un sacre qui n'a évidemment pas eu lieu<sup>16</sup>, Desmarests multiplie les anachronismes : presque tous ces accessoires monarchiques datent des Capétiens<sup>17</sup>. L'oriflamme, drapeau royal déposé à l'abbaye de Saint-Denis<sup>18</sup>, est présenté comme le fruit du travail de broderie de Clotilde<sup>19</sup>. En outre, saint Remy, ému par le miracle de la sainte ampoule et divinement inspiré, introduit la fleur de lys comme symbole royal. Le psaume messianique qu'il cite rattache l'onction royale à celle du roi David et devient prétexte à un sermon sur le roi idéal :

O le plus cher à Dieu des rois de l'univers,  
En toi sont accomplis ces prophétiques vers  
Du psaume<sup>20</sup> renommé, qu'un titre mémorable  
A marqué *pour les lis* dans le Livre adorable,  
Et qui semble chanter tes grâces, tes vertus,  
Et tes fiers ennemis sous ta force abattus.  
*Ton cœur*, dit ce prophète, *a chéri la justice*,  
*A toujours détesté la fraude et la malice*.  
*Aussi le Tout-puissant de toi fait l'heureux choix*,  
*Te sacre de son huile et te fait roi des rois*.  
Dieu te prend pour l'aîné des fils de son Eglise,  
Et tu dois des tyrans garantir sa franchise<sup>21</sup>.

L'anachronisme fait sens : les symboles se rassemblent tous autour de ce roi qui devient le modèle idéal de tout roi de France. Le baptême de Clovis est présenté comme l'événement fondateur qu'il était déjà pour les chroniqueurs médiévaux – et qu'il est resté pour une part dans la mémoire nationale. Pour Desmarests, il s'agit de mettre la monarchie catholique au cœur de la volonté providentielle sur la France. En reprenant les affirmations douteuses des chroniqueurs, en mettant sur le même plan des certitudes historiques, des péripéties romanesques, des miracles et des légendes, Desmarests parvient à emporter l'adhésion. Le lecteur n'a sans doute pas une totale confiance dans l'authenticité des faits, mais elle n'est pas nécessaire dans l'épopée.

La tâche de Desmarests face à son matériau historico-légendaire était celle de tout poète épique : l'organiser pour rendre plus linéaire et plus clair le parcours de Clovis, et simultanément l'inscrire dans les cadres prescrits par le genre, la concentration dans le temps, le début *in medias res*. Même si les règles des genres ne sont pas les mêmes, on n'est pas très loin de la situation du poète tragique cherchant à inscrire son intrigue dans le cadre des unités. On estime alors qu'une épopée doit se dérouler sur environ un an, ce qui oblige à rapprocher des événements-clés qui ont pu arriver plus tôt ou plus tard au cours d'un règne de trente ans. Desmarests a notamment choisi de reporter à la fin de son poème le mariage de Clovis et Clotilde. Les noces ne sont pas même contenues dans le récit : le poème s'achève avec l'élimination, par la mort d'Alaric, du dernier obstacle. Il renonce ainsi à tout ce qui concerne la vie conjugale et les enfants du couple.

La lutte contre Siagre a aussi été laissée de côté. Le poète centre la conquête progressive de son royaume par Clovis sur trois batailles, Tolbiac, Dijon et Vouillé, dont il bouleverse la chronologie, plaçant celle de Dijon en premier. On ira ainsi du plus proche au plus éloigné. Ces trois batailles lui soumettent successivement les territoires qui constituent le royaume de France. Après la revue de ses troupes au livre trois, les préparatifs de chaque grande bataille donnent lieu au dénombrement des troupes ennemies. Chacune de ces listes suggère des peuples, avec leur caractère propre, et des contrées entières qui sont décrites au

<sup>13</sup> *Clovis*, livre 2, vv. 667-670 et 675-678. C'est moi qui souligne.

<sup>14</sup> L'origine se situe dans l'*Historia Francorum* de Frédégaire, vers 660. Voir C. Beaune, *Naissance de la nation France*, op. cit., chap. 1<sup>er</sup>, pp. 21-23, ainsi que les références données plus haut, n. 6 et 7.

<sup>15</sup> Il la souligne à l'occasion du dénombrement des troupes, au livre 3 : Clovis a sous ses ordres des Gaulois, déjà christianisés, des Francs encore païens et des peuples récemment conquis, comme les Marses et Bructères. Les troupes de ses ennemis, dont la plupart, vaincus, deviendront ses sujets, montrent une grande diversité également.

<sup>16</sup> Le premier roi sacré a été Pépin le Bref, en 752 à Soissons.

<sup>17</sup> L'onction avec le chrême est carolingienne : elle fut pratiquée pour la première fois au sacre de Louis le Pieux à Reims, en 816. Le premier roi à avoir guéri les écrouelles est Philippe I<sup>er</sup>, au XI<sup>e</sup> siècle. L'oriflamme apparaît au XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>18</sup> Colette Beaune (*Naissance de la nation France*, op. cit., p. 63 sqq) donne de nombreux exemples d'attribution à Clovis des fleurs de lys et de l'oriflamme au XV<sup>e</sup> siècle. C'est évidemment anachronique, mais il s'agit de faire de lui « l'archétype de tous les rois de France » (p. 62).

<sup>19</sup> *Clovis*, livre 13, v. 5241 sqq.

<sup>20</sup> Psaume 44 *Eructavit*, intitulé *Pour les lis* (note de l'auteur). Dans les vers suivants, Desmarests précise par plusieurs autres notes les références et allusions.

<sup>21</sup> *Clovis*, livre 24, vv. 9809-9820. La plus ancienne apparition du lys sur un sceau date de 1211.

passage : dans le cortège des troupes de Clovis, la Normandie est désignée comme « Nourrice des troupeaux, la féconde Neustrie » ; on passe à « la Beauce altérée, où mille socs tranchants/ Fendent les longs guérets, sans qu'arbre ni fontaine/ Des laboureurs lassés y soulage la peine », puis aux « gras pays et d'Angers et de Tours », à « Auxerre la vineuse », à « la Sologne aréneuse », enfin à « la vaste Champagne, où croissent tant de blés »<sup>22</sup>. Avant la bataille de Dijon, le dénombrement des troupes ennemies est l'occasion de balayer toute la France du sud-est : Arles, Marseille, Montpellier, les hommes « de l'Auvergne habitant le climat montueux ». Si « l'helvétique secours » et « le Rhete valeureux qui voit naître le Rhin » débordent manifestement nos frontières, l'allusion à la Valteline nous rappelle un enjeu stratégique<sup>23</sup>. Avec quelques imprécisions calculées, c'est bien le territoire français qui se présente à nous. Ces brèves descriptions, souvent réduites à une épithète de nature, permettent au poète de transcender le temps et de nous mettre sous les yeux les paysages et les peuplades d'une France éternelle.

Un manquement à l'histoire est particulièrement révélateur de la volonté de fonder la nation française sur les conquêtes de Clovis : Desmarests déplace la bataille de Tolbiac pour la situer sur le territoire français<sup>24</sup>, ou du moins à ses frontières. Il ne nomme pas le lieu de la bataille, qui a lieu, dit-il, « aux sources du Sar », c'est-à-dire sur les pentes du Donon<sup>25</sup>, à la frontière linguistique entre les parlers romans et germaniques. L'intention est très claire. Il faut que cette victoire décisive et le vœu qui marque la conversion de Clovis aient lieu en France. Les territoires des marches de l'Est, accessoirement, sont désignés comme français ou destinés à l'être.

La conséquence des décisions de Desmarests concernant l'intrigue sentimentale d'une part, le récit des conquêtes de Clovis d'autre part, est que conversion, conquête amoureuse et conquête guerrière vont de pair, chacune conditionnant les autres. La progression de l'intrigue a ainsi beaucoup de clarté, malgré le grand nombre de personnages et de lieux. Cet entrelacement des « fils » de l'intrigue est fréquemment souligné dans le texte. Dès le début, l'union de Clovis et Clotilde, chaudement encouragée par le Ciel et ses représentants, est présentée par Satan en rage comme fatale à sa domination sur le peuple franc :

Les seuls Francs me restaient, amis de ma fureur,  
Qui chérissent la guerre autant que leur erreur,  
A qui du monde entier je destinai l'empire :  
Et voilà que Clovis pour Clotilde soupire,  
Une beauté chrétienne, et de qui la vertu  
Triomphe du grand roi, sous ses lois abattu<sup>26</sup>.

Le lien entre les amours de Clovis et l'intérêt religieux, affirmé ici pour la première fois, est patent. Lorsque Clovis s'inquiète des attermolements de Gondebaut, l'oncle de Clotilde, c'est sainte Geneviève qui conseille la guerre, liant l'intérêt politique et l'intérêt amoureux :

Va, mon prince, dit-elle, armé de ce harnois,  
Punir de Gondebaut l'injurieuse voix.  
Il dit que tu le fuis ; mais pour l'heur de ton trône,  
Va conquérir d'un coup et **Clotilde et la Saône**<sup>27</sup>.

Saint Remy pousse Clovis nouveau baptisé à aller combattre les Wisigoths ariens ; cette fois c'est la politique et la religion qui s'unissent pour l'y inciter :

Allez punir des Goths l'infidèle insolence  
Qui veut ôter au Fils l'égalité d'essence.  
Des ennemis de Christ purgez les champs gaulois.  
**Plantez la foi partout en y plantant vos lois**<sup>28</sup>.

Les derniers vers du poème montrent que l'intrigue amoureuse et l'intrigue religieuse restent intimement liées :

Clovis sur Alaric jette un œil de mépris :  
Va, dit-il, aux Enfers, âme vaine et traîtresse,  
**Ennemi de mon Maître<sup>29</sup>, amant de ma princesse<sup>30</sup>**.

Alaric, l'ennemi qu'il fallait vaincre dans ce combat décisif, est haïssable à la fois comme hérétique et comme rival en amour : tous les fils de l'intrigue sont réunis. Ce travail de concentration de l'intrigue est très proche de celui qu'effectue Corneille dans la mise en forme d'une tragédie historique.

<sup>22</sup> Tous ces vocables se trouvent entre les vv. 1031 et 1050, au livre 3.

<sup>23</sup> *Clovis*, livre 13, v. 5175-5208. Richelieu obligea les Autrichiens à libérer la Valteline en 1624.

<sup>24</sup> Tolbiac correspond à la petite ville actuelle de Zülpich, au pied de l'Eichel, entre Aachen et Bonn.

<sup>25</sup> Le texte ne nomme pas la montagne, mais « le Sar » ne peut être que la Sarre, qui naît de deux ruisseaux dévalant les pentes du Donon, la Sarre rouge et la Sarre blanche.

<sup>26</sup> *Clovis*, livre 1, vv. 91-96.

<sup>27</sup> *Clovis*, livre 11, vv. 4607-4610. C'est moi qui souligne.

<sup>28</sup> *Clovis*, livre 24, vv. 10051-10058. C'est moi qui souligne.

<sup>29</sup> Jésus-Christ (note de Desmarests).

<sup>30</sup> *Clovis*, livre 26, vv. 11046-11048. C'est moi qui souligne.

La mise en place de personnages mineurs relève des mêmes techniques de construction. Comme Corneille, Desmarets exploite à fond la liberté que lui offrent des personnages secondaires ou épisodiques dont l'histoire ne sait à peu près rien. Les meilleurs compagnons de Clovis sont Aurèle, déjà chrétien, qui sert d'intermédiaire entre Clovis et Clotilde et joue un rôle central dans la conversion, et Lisois, guerrier valeureux et fidèle. Le nom d'Aurèle ou Aurélien est attesté dans les anciennes chroniques<sup>31</sup>, on peut penser qu'il s'agit d'un Gallo-romain lettré qui servait de ministre au roi franc. Desmarets attribue à ce brave et vertueux jeune homme des aventures très romanesques qui l'entraînent jusqu'à Constantinople, le marie à une belle princesse vandale et fait de lui, suprême honneur, l'ancêtre de Richelieu. Lisois est l'ancêtre légendaire de la maison de Montmorency. Desmarets adopte la légende dynastique ancienne qui veut qu'il ait été le premier baptisé après Clovis, ce qui justifie la devise de Montmorency : « Dieu aide au premier baron chrétien »<sup>32</sup>. Lui épouse la fière Yoland, qui accepte son amour après bien des aventures et combat à ses côtés dans la dernière bataille de l'ouvrage, comme les héroïnes du Tasse. Histoire, légende et pure fiction s'entremêlent.

Quelques passages, c'est à remarquer, relie le temps de Clovis à l'antiquité classique qui a précédé ces temps barbares et qui est mieux connue qu'eux du poète et de ses lecteurs. C'est ainsi qu'on voit les pays germaniques comme fatals aux légions de Varus :

De cherusques archers une troupe infinie  
Marche avec cent drapeaux sous le noble Arminie,  
Issu de ce grand chef dont l'indomptable cœur  
Des superbes Romains fut mille fois vainqueur,  
Qui d'un sort obstiné, fatal à tant d'armées,  
Dans ses pièges surprit cent têtes renommées.  
Tous ces peuples sont fiers, nourris aux régions  
Où le soc traîne encor les os des légions,  
Près des bords du Weser et de la forêt sombre  
Où souvent de Varus on voit paraître l'ombre  
Grande, pâle et jetant de gémissantes voix,  
Des siens cherchant encor les restes dans les bois<sup>33</sup>.

Ces beaux vers témoignent d'une mémoire vivante. Derrière l'évocation, il y a encore la volonté de valoriser les Français : ces terribles Germains qui ont vaincu les Romains, Clovis va les soumettre. L'allusion historique et littéraire nous indique que nous arrivons au moment de la *translatio imperii*. Le règne de Clovis, donc de la France, se substitue à celui de Rome, et sera plus durable.

Certaines modifications de la matière historique ont pour motivation la bienséance, ou plus exactement l'adaptation des « mœurs » aux idées du public contemporain.

Le personnage de Clovis est évidemment remanié pour qu'il apparaisse comme le roi idéal aux yeux des Français du XVII<sup>e</sup> siècle : il sera donc un roi serein et juste. L'affaire du vase de Soissons est traitée dans ce sens. Alors que les historiens insistent sur sa rancune<sup>34</sup>, chez Desmarets, après que saint Remy est venu demander des vases dérobés et que Clovis les lui a promis, on les trouve dans les bagages d'un soldat, cet homme se rebelle et en fend un, et dans sa justice Clovis le condamne et le fait décapiter<sup>35</sup>. Le crime est caractérisé, le châtement est légitime et n'est pas exécuté par le roi lui-même. On voit aussi Clovis accorder généreusement son pardon à plusieurs coupables<sup>36</sup>. Après la bataille « aux sources du Sar », il épargne Berthe, fille du roi Algerion, le chef des Saxons qui vient d'être tué, et un peu plus tard la marie au prince suève Arismond, après avoir constaté l'attrait mutuel des deux jeunes gens, puis leur confie le royaume du père de Berthe<sup>37</sup>. Lorsqu'il tue Alaric, c'est en combat singulier devant les troupes, alors que la victoire est acquise : il se comporte de façon chevaleresque en acceptant ce combat. En outre Alaric, traîtreusement, a demandé à deux de ses guerriers de venir tuer Clovis, contre toutes les règles, si celui-ci a le dessus. Tout cela fait du combat de Clovis contre Alaric celui du bien contre le mal. Quant à la progression de Clovis vers la conversion, elle est celle d'un homme de bonne foi cherchant la vérité.

En matière d'amour, Desmarets va plus loin. L'histoire nous apprend que Clovis avait un enfant non légitime avant d'épouser Clotilde. Nommé Thierry, il participe au partage du royaume avec ses demi-frères à la mort de Clovis. Une telle paternité est difficile à accorder avec l'amour respectueux et absolu pour Clotilde, surtout si Clovis doit attendre le mariage jusqu'à la fin du récit. Pour conformer Clovis à l'attente morale du public et préserver la cohérence intérieure du personnage, Desmarets invente une intrigue secondaire étonnante autour du personnage d'Albione qu'il crée de toutes pièces. Celle-ci est fille d'Auberon, prince franc dont une chronique atteste qu'il pratiquait la magie. Il est donc l'agent des démons. Il a élevé ses deux filles en leur inculquant la grandeur des ancêtres de Clovis, il les pousse à l'aimer, et lorsqu'il accueille Clovis dans son palais au début

<sup>31</sup> En particulier le *Liber Historiarum Francorum* (VIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>32</sup> *Clovis*, livre 23, v. 9555 sqq., et livre 24, vv. 9841-9852.

<sup>33</sup> *Clovis*, livre 19, vv. 7473-7484.

<sup>34</sup> Du fait du délai d'un an entre l'altercation entre Clovis et ce soldat et la vengeance de celui-ci.

<sup>35</sup> *Clovis*, livre 3, vv. 1241-1324.

<sup>36</sup> En particulier, après la bataille de Dijon, aux princes traîtres Rancaire et Cararic ainsi qu'à leurs troupes qui s'attendaient à être exécutées sur le champ ; seul le mauvais conseiller Faron meurt, tué par les soldats en colère (livre 14) ; à la bataille de Tolbiac, il pardonne au traître Volcade blessé, et lui offre de se racheter en allant mourir pour sa cause, remarquable faveur (livre 20). Il pardonne encore à Yoland qui avoue avoir tenté de le tuer au cours de la cérémonie du baptême et n'en avoir été empêchée que par une force surnaturelle (livre 24).

<sup>37</sup> *Clovis*, livre 23.

de l'épopée, il lui propose d'emblée la main d'Albione, que Clovis refuse aussi poliment qu'il peut<sup>38</sup>. Un jour, Clovis voit arriver dans son camp un jeune chevalier, qui provoque ses guerriers et en défait plusieurs, puis demande à lui parler en particulier : c'est Clotilde, qui s'est ainsi déguisée pour le rejoindre, et qui dit être prête à l'épouser et à adorer ses dieux<sup>39</sup>. Clovis ravi vit donc une lune de miel avec cette jeune femme. Mais ce n'est pas Clotilde, c'est Albione qui a pris par un charme magique l'apparence de sa rivale. Après quelques semaines, ne supportant plus d'être aimée sous l'identité d'une autre, elle quitte Clovis<sup>40</sup>, qui apprend peu après la vérité grâce à sainte Geneviève. Elle est enceinte, ce qui ne l'empêche pas de combattre dans diverses batailles et de séduire Arderic, autre prince franc, et le jeune Volcade, pour leur faire trahir Clovis. Au livre 21, saint Séverin détruit d'un signe de croix le temple païen élevé par Auberon, qui meurt en tentant de fuir, et révèle à ses deux filles, à leur grande surprise, qu'elles ne sont pas filles de l'enchanteur et ne sont pas sœurs. Auberon les avait enlevées au berceau chacune dans une famille princière. Albione est fille d'Artus de Bretagne ! Désespérée, elle décide de se suicider en se faisant tuer par Clovis qui tuera ainsi son propre enfant. C'est ce qu'elle fait sur le champ de bataille de Vouillé, mais l'enfant vivra et Clovis le reçoit avec émotion. Cette jeune femme déçue, tombée dans l'erreur puis le désespoir, a le privilège, lorsqu'elle maudit Clotilde avant d'aller vers la mort, d'annoncer tous les malheurs de la dynastie mérovingienne, jusqu'à la guerre de cent ans dont les épreuves seront sa vengeance :

Que ses fils à ses yeux, par de cruelles guerres,  
Comme loups acharnés, se ravissent leurs terres.  
Que malgré ses soupirs, ses larmes et ses vœux,  
Ils rougissent leurs mains du sang de ses neveux,  
Et que toute sa race en marâtres féconde  
De tragiques horreurs épouvante le monde<sup>41</sup>.  
**Puis sortez de mon sang, Normands, et me vengez<sup>42</sup>.**  
Que tous les champs français par vous soient ravagés,  
Et qu'après vos fureurs, dans une longue guerre,  
La France éprouve encor des fureurs d'Angleterre<sup>43</sup>.

Desmarests, qui a conçu le personnage d'Albione à l'évidence pour expliquer la paternité illégitime de Clovis, a su l'insérer dans la trame narrative et en tirer divers effets romanesques, poétiques, moraux et idéologiques.

Lorsque Desmarests utilise dans son récit le principal document historique sur Clovis qui nous est resté, une lettre que lui a adressée Théodoric à propos d'un envoi de musicien, il le traduit selon les mœurs de son temps :

Le bruit cesse. Une voix d'un bel art animée  
Alors par sa douceur rend son âme charmée.  
*Jeune Mars*, lui dit-elle, *écoute les plaisirs.*  
*Vers l'aimable Vénus laisse aller tes désirs.*  
*Ne perds pas tes beaux ans à désoler la terre,*  
*Et triomphe en amour comme tu fais en guerre.*  
Les luths en même temps se mêlent à la voix,  
Et cinq chantres divers s'animent à la fois  
Qui joignent leurs douceurs à celle de sa flamme.  
Il sent qu'un double charme ensorcelle son âme.  
Il pense que son cœur, d'un vol délicieux,  
Sur l'aile des plaisirs s'élève dans les cieux<sup>44</sup>.

La musique que Clovis écoutait ressemblait sans doute peu à la musique de cour baroque ici évoquée. Desmarests, qui veut faire sentir le péril que représente pour la vertu guerrière une musique amollissante, doit pour cela émouvoir les passions de son lecteur, et joue donc volontairement de l'anachronisme. De même, après la grande bataille contre les Germains, Clovis et Clotilde recueillent les corps des cent jeunes gens de haut rang qui ont sacrifié leur vie dans le moment le plus dangereux. On organise alors un cortège solennel pour ramener les corps des martyrs jusqu'à Toul, où ils seront enterrés. Ce cortège, avec tambours voilés, musique lente et ordre protocolaire, est un cortège funèbre baroque, plus susceptible d'émouvoir le lecteur qu'une description des usages funéraires des Francs. Aussi sommes-nous, avec ces cinquante couples de chastes amants guerriers, bien loin des Francs, et l'anachronisme se dissout dans la fantaisie poétique. Lorsque les deux princesses païennes, équipées et armées en guerrières, ont multiplié les meurtres de voyageurs par haine de Clovis, on les arrête, et en attendant de les juger, Clovis les confie à la garde de Lisois, qui les retient dans son palais parisien, étonnante rencontre entre l'imaginaire épique baroque d'une part, les hôtels particuliers du Marais et la justice formaliste du XVII<sup>e</sup> siècle d'autre part. Dans de tels

<sup>38</sup> *Clovis*, livre 2.

<sup>39</sup> *Clovis*, livre 7.

<sup>40</sup> *Clovis*, livre 9.

<sup>41</sup> On note l'annonce des meurtres entre enfants et petits-enfants de Clotilde, et des luttes entre Frédégonde et Brunehaut.

<sup>42</sup> C'est moi qui souligne. Amalgame amusant : les Normands semblent venir éternellement d'Angleterre combattre la France, alors que les Normands, tous le savent, ont conquis l'Angleterre à partir de la France, au XI<sup>e</sup> siècle.

<sup>43</sup> *Clovis*, livre 21, vv. 8640-8648. Parallèlement, sa sœur Yolande, qui est, elle, princesse wisigothe et sœur d'Alaric, prédit les longues guerres entre France et Espagne.

<sup>44</sup> *Clovis*, livre 23, vv. 9391-9402.



cas, l'intention esthétique, la prise en compte de la sensibilité de son temps, le désir de mettre en perspective une nation qui se perpétue, convergent.

Desmarets va plus loin lorsqu'il donne une série de récits étiologiques fantaisistes. Le procédé qui consiste à inventer un épisode ou une anecdote qui justifie une façon de parler, une tradition, un détail curieux, est très fréquent dans *Clovis*. Le poète ne prétend pas convaincre, il cherche plutôt la surprise et peut-être l'amusement du lecteur. Par exemple, nous apprenons que le miracle opéré par Geneviève sur les jeunes guerriers brûlés par le naphte enflammé est l'origine de l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents : l'explication repose sur une équivoque<sup>45</sup>. On va jusqu'au calembour lorsque l'exposition dans un pré des trésors pris aux Wisigoths entraîne la réflexion qu'il s'agit là d'un « riche lieu » : le nom restera à cet endroit champêtre dont la seigneurie est immédiatement attribuée à Aurèle, ancêtre de Richelieu<sup>46</sup>. Le cri de guerre « Montjoye Saint Denis » naît sur le champ de bataille de Tolbiac ; Clovis qui vient d'y retrouver Clotilde sauvée et protégée par saint Denis, s'écrie :

*Amis, j'ai ma Clotilde, et Dieu me la renvoie.  
Saint Denis en ce mont m'a redonné ma joie.  
L'un et l'autre à l'envi, par des cris infinis,  
Disent ces mots confus, mont, joie, et saint Denis.  
Mont, joie et saint Denis, répondent les vallées*<sup>47</sup>.

Une note de l'auteur nous précise que c'est l'origine du cri des Français en guerre. C'est donc l'écho de ce site montagneux qui en est l'inventeur<sup>48</sup>. Desmarets ne cherche nullement la vraisemblance, son intention est plutôt de susciter un merveilleux naïf convenant à des temps primitifs, tout en maintenant quelque distance.

La première conclusion de cette recherche est que l'historicité est une notion bien mouvante. Pour un catholique exalté du XVII<sup>e</sup> siècle comme Desmarets, les récits des chroniqueurs orientés par leurs attaches, par l'intention de valoriser l'Église de Reims ou le monastère de Saint-Denis, ou par le désir de conter des faits merveilleux et exemplaires, deviennent « l'Histoire » et servent de garant aux passages les plus fantaisistes de son épopée. Sa croyance n'est toutefois ni aveugle ni exagérément partisane. Les ornements du récit, les anachronismes assumés, les jeux de mots, l'usage du merveilleux, maintiennent une distance sensible par rapport à l'historicité du contenu, même si le sens global est posé avec une très grande cohérence. Desmarets veut persuader son lecteur du lien indéfectible entre la nation, la monarchie et le catholicisme. Il ne cherche pas à lui faire croire que tout ce qu'il raconte est arrivé comme il le raconte.

En effet – deuxième point de ma conclusion plus inattendu, après les diatribes de Boileau – l'esthétique de Desmarets est fondamentalement classique. La vérité, pour lui, ne se réduit pas à l'exactitude historique. Elle passe par une représentation « raisonnable » des faits, rendus intelligibles, « vraisemblables », par la construction de l'intrigue et le choix des ornements du récit. On sourit évidemment à l'évocation de la notion de vraisemblance quand on lit les exploits des princesses en armure ou des couples d'amants chastement engagés ensemble dans le combat : c'est que Desmarets allie à sa conception esthétique très maîtrisée une imagination riche, variée, audacieuse, très visuelle, qui nous vaut quelques descriptions remarquables et de belles scènes.

L'anachronisme joue aussi un rôle important dans la construction mémorielle que tente l'épopée. Tantôt il écrase le temps historique et superpose directement l'autrefois et l'aujourd'hui, ce qui renforce au total l'impression de continuité, voire de permanence. Tantôt il nous fait sortir du temps par la fantaisie, l'humour, la fiction débridée. La référence constante à la doctrine catholique ou à l'Écriture contribue de son côté à une mise en perspective de l'histoire, vue comme le déroulement d'un dessein conçu de toute éternité. Le traitement de l'histoire, des traditions et du temps en général dans *Clovis* est directement commandé à la fois par la théorie de l'épopée comme récit fondateur et par la foi très vive de l'auteur.

---

<sup>45</sup> *Clovis*, livre 12. Desmarets équivoque sur le mot *ardent*, qui traditionnellement désigne les malades de l'ergot du seigle, appelé souvent *mal des ardents*. Le mal des ardents apparut au XI<sup>e</sup> siècle ; c'est en 1130 qu'il y eut une épidémie à Paris, et une procession où la châsse de sainte Geneviève opéra de nombreuses guérisons miraculeuses. On renomma alors Sainte Geneviève-des-Ardents l'église Sainte Geneviève-la-Petite, construite à l'emplacement de la maison de Geneviève. Ici les *ardents* sont les jeunes gens transformés en torches vivantes par l'effet des maléfices d'Albion et Yolande.

<sup>46</sup> *Clovis*, livre 25. En réalité le château, d'origine médiévale, passa à la famille Du Plessis au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Après la mort de son frère aîné en duel en 1619, Richelieu le racheta et le fit embellir.

<sup>47</sup> *Clovis*, livre 20, vv. 8047-8051.

<sup>48</sup> Le cri de *Montjoye Saint Denis* date des Capétiens, apparemment de Louis le Gros. Les *Montjoyes* étaient des accumulations de pierres que faisaient les pèlerins pour confirmer l'itinéraire. *Saint-Denis* désigne l'oriflamme, drapeau des rois de France déposé à Saint-Denis : il indique la direction à suivre. C'est un cri de ralliement.